

FRANCO RIZZI

L'Islam et l'Occident

Conversation autour
de quelques lieux communs

Traduit de l'italien
par Françoise-Marie Babinet

Sindbad



Pierre Bernard, fondateur

A Jacopo, qui s'est envolé de sa cage.

REMERCIEMENTS

Je désire remercier tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont eu la patience d'écouter mes réflexions pendant la rédaction de ce livre. Toutes leurs suggestions m'ont été utiles, même si les idées exprimées dans ce livre relèvent uniquement de ma responsabilité. Je tiens également à remercier Françoise-Marie Babinet qui a traduit ce livre, et Marie-Ange Maire-Vigueur qui a eu la gentillesse de relire le texte français. De même, je remercie Claudia De Martino qui ne s'est jamais dérobée à une franche discussion, et je ne veux pas oublier Maria Rosaria de Falco, Ernesto Di Mauro, Giuseppe Leonelli, Francesco Piva, Predrag Matvejić, Fifi Benaboud, Enzo Lefevre ni mon ami disparu, Mohammed Arkoun, avec lequel j'ai longuement discuté sur une terrasse au bord de la Méditerranée.

*“Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude, père ?
Pour que la maison reste animée, mon enfant.
Car les maisons meurent quand partent leurs habitants.”*

Mahmoud DARWICH,
L'Eternité du figuier de Barbarie

*“Monsieur Gandhi”, demanda un journaliste,
“Que pensez-vous de la civilisation européenne ?”
“Je crois”, répondit Gandhi, “que ce serait une bonne idée.”*

Immanuel WALLERSTEIN,
*L'Universalisme européen,
de la colonisation au droit d'ingérence*

INTRODUCTION

Plus de cinquante ans ont passé depuis leur première rencontre. C'était en 1955, septembre touchait à sa fin. Venise changeait imperceptiblement d'aspect. L'automne était aux portes; d'ici peu, l'âpreté de la chaleur, de la mer et de la lumière se serait atténuée, entre l'été finissant et la nouvelle saison qui s'approchait. Dans ces journées du 19 au 24 septembre, le temps avait été clément, un air encore limpide avait accueilli l'Égyptien Taha Hussein, l'historien persan Hassan Taqizadeh et son confrère tunisien Hassan Husni Abdul-Wahab, l'Anglais Harry St. John Philby – converti à l'islam –, le philologue et historien irakien Jawad Ali, le magistrat libanais Hassan Kabalan, l'historien turc Zeki Velidi Togan et le professeur de l'Université de Téhéran Mojtaba Minovi. Ils avaient tous été invités à Venise par la Fondation Cini où les attendaient plusieurs intellectuels, dont Giorgio Levi della Vida, Alessandro Bausani, Francesco Gabrieli, Pasquale Saraceno, Guido Piovene, lequel se chargea de rédiger le compte-rendu du débat, et enfin Francesco Carnelutti qui, en tant que juriste, avait conçu les rencontres sous la forme d'un véritable procès, prévoyant

un ministère public et un avocat, l'Islam dans le rôle de l'accusateur et l'Occident dans celui de la défense.

Qui sait quelles émotions éprouvèrent ces intellectuels musulmans lorsque, à peine débarqués, ils découvrirent Venise dans toute sa splendeur? Qui sait si, alors qu'ils marchaient le long des *calli* et *callette*, qu'ils passaient sur les ponts, qu'ils admiraient la magnificence de ces palais, leurs cœurs ne furent pas étreints par un profond sentiment de nostalgie?

Aurait-il eu un sens, ce procès intenté par l'Islam à la civilisation occidentale – s'étaient-ils probablement demandé –, si Vienne était tombée, en 1683, lorsque le grand vizir du sultan Mohamed IV, Kara Moustapha, avait mené les Turcs à l'assaut de la ville? Mais Vienne avait résisté, grâce peut-être à la puissance militaire des Habsbourg et de la coalition menée par le très chrétien roi polonais, et en dépit de la neutralité "coupable" de la France de Louis XIV. Mais peut-être aussi, c'est du moins ce que disait le peuple, grâce à toutes les prières et oraisons qui s'étaient élevées dans les églises pour demander à Dieu de sauver la chrétienté des "mahométans". C'est aussi le bruit qui courait dans la Rome d'Innocent XI et parmi les gens qui, pour fêter la victoire et la fin des dangers, festoyaient dans les villes et les bourgs, au milieu des feux d'artifice, et exécutaient des effigies du sultan et de son grand vizir Kara¹. Nul doute que le Dieu des chrétiens avait triomphé de celui des musulmans, dut

1. Giovanni Ricci, *Ossessione turca. In una retrovia cristiana dell'Europa moderna*, Il Mulino, Bologne, 2002, p. 95 et s.

penser le peuple tandis qu'il accourait dans les rues pour assister au spectacle des Turcs en déroute.

QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE !

Car le peuple attendait cette certitude, cette confirmation de la supériorité de l'Occident – y compris de son Dieu – sur l'Orient. Il n'avait pas besoin d'explications, ni des démonstrations de doctes théologiens. Ces démonstrations et ces victoires sur le champ de bataille lui suffisaient pour être convaincu que la mission confiée à l'Occident ne consistait pas seulement à barrer militairement la route aux mécréants, mais aussi à écraser, à anéantir toute prétention du sultan à se parer du titre d'"empereur non seulement d'Orient mais aussi d'Occident". Et tout cela serait resté vain si l'action militaire n'avait eu une autre mission, celle de compléter ses futures conquêtes par une vigoureuse action civilisatrice menée dans les pays de l'Islam.

QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE !

J'ignore si ces intellectuels musulmans qui flânaient dans la ville de Venise, hôtes de la Fondation Cini, percevaient que, en dépit du tournant pris par l'histoire, cette ville, Venise, était encore imprégnée d'un parfum sans pareil, où se mêlaient l'Orient et l'Occident, mais j'ai tendance à le croire. Et cela dut rendre encore plus aiguë leur nostalgie d'un passé désormais révolu, une nostalgie qui

devait parfois se muer en admiration, mais le plus souvent en ressentiment devant la beauté et la majesté déployées par Venise, dans ces journées limpides et tempérées de la fin de septembre.

“Les Occidentaux, attaqués d’emblée par Taha Hussein dans sa première intervention, ont été les disciples des Orientaux. Puis, une fois qu’ils les ont eu dépassés, ils en sont devenus les maîtres, et en même temps les oppresseurs. L’Occident a enseigné aux Orientaux les méthodes de la recherche scientifique, il a réveillé le monde de l’Islam et il lui a donné la conscience de ses droits, mais en même temps, il l’a opprimé. Il faut identifier les coupables. Les savants, les vrais hommes de science, ne sont pas coupables. Nulle opposition entre le christianisme et l’Islam, nul procès contre le christianisme. Il ne faut pas faire endosser à la religion les péchés que les chrétiens commettent, ceux-ci pèchent contre leur religion quand ils colonisent l’Islam sans justice ni charité.”

A ce point, il s’arrêta, comme pour reprendre son souffle et retrouver, au fond des ténèbres qui obscurcissaient son regard depuis sa plus tendre enfance, les mots appropriés pour continuer.

“Les vrais coupables, dit-il, ceux qui portent toute la faute, ce sont les hommes politiques, les hommes d’affaires, les industriels, les banquiers, fauteurs et auteurs de la colonisation. Colonisation hypocrite, car prétendument accomplie pour sauver, racheter, faire du bien aux pays arriérés.” Alors Taha Hussein tourna ses pensées vers Dieu, et qui sait si ne se présenta pas à son esprit la scène où l’image du Dieu triomphant des

chrétiens, trônant dans une magnifique salle des palais du Vatican, illuminait Innocent XI, tandis qu'il piétinait le drapeau turc arraché à Mohamed IV, le sultan qui avait osé rêver de soumettre Vienne et la chrétienté. Il n'ajouta pas grand-chose à ses mots, se bornant à "désapprouver la vanité des Occidentaux qui croient compter plus que les musulmans aux yeux de Dieu¹".

QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE !

La confrontation imaginée par Carnelutti sous forme de procès pouvait se dérouler, comme le résume Guido Piovene, de deux manières : "Les musulmans auraient pu mener leur attaque contre notre civilisation telle qu'elle est, ou du moins telle qu'elle est perçue actuellement. Ils auraient pu l'accuser d'être corrompue soit par nature, soit par dégénérescence, attribuant à nos vices son agresseivité, sa capacité à exploiter autrui, son orgueil et tous défauts dont le monde musulman déclare être victime. Ils auraient pu lui attribuer les vices de l'Islam lui-même, corrompu par ses conquérants, perverti par d'exécrables maîtres et d'exécrables sujets." "Ou bien – ainsi se poursuivait la réflexion de Piovene – les musulmans auraient pu accepter notre civilisation et ses bienfaits, ils auraient même pu arriver à reconnaître l'utilité d'en assimiler les meilleurs aspects mais en même temps accuser les

1. Guido Piovene, *Processo dell'Islam alla civiltà occidentale*, Arnoldo Mondadori, Milan, 2002, p. 13 et 14.